

UN AUTRE REGARD

depuis la tribune



HÉLÈNE MOLINARI
Photographie
ROGER JOB

Parmi les 21 400 supporters abonnés au Standard de Liège, Joannie sort du lot : une femme, supportrice de foot, photographe et... malvoyante. Malgré ce cocktail surprenant, Joannie a su s'imposer dans un univers a priori masculin suite à sa découverte de l'audiodescription, il y a quatre ans. Toujours munie de son appareil photo, elle passe sa vie au bord des terrains et ses clichés en impressionnent plus d'un.



« **A** sept ans, Joannie a reçu son premier appareil, un Kodak instantané. Au lieu de nous prendre en photo, elle est allée disposer ses Playmobil comme s'ils jouaient au foot. Les 26 photos de la pellicule y sont passées ! », se souvient Rose, sa mère. « Elle changeait à chaque fois de phase, coup franc, penalty... Même ses Barbie et les G.I. Joe de son frère jouaient au foot ! À trois ans, elle chantait We are the champions au match de son frère. Elle y allait avec mon père. » Joannie est tombée dans le football toute jeune et elle n'en est jamais ressortie.

Marie-Claude, sa tante, se souvient aussi d'une petite fille « comme les autres, enfin presque. Nous avons vite compris qu'il fallait laisser tomber les robes et les poupées. Elle a toujours préféré aller au foot avec son grand-papa qui s'occupait beaucoup des jeunes de Vaux (NDLR à côté de Liège). Si elle avait pu, c'est elle que nous aurions vue sur le terrain ! » Elle jouait bien avec les garçons du village, mais l'inscrire dans un club aurait été trop dangereux : un coup sur la tête pouvait la rendre aveugle. Joannie est en effet atteinte d'aniridie congénitale, une maladie rare dégénérative caractérisée par l'absence d'iris. « De mon œil gauche, je ne vois presque plus rien et pour l'œil droit, mon nerf optique tient à un fil. Vous allez passer sur mon côté gauche, c'est comme si vous ne passiez pas. D'ailleurs, au stade quand les supporters me font signe, je réponds souvent par politesse, mais je ne sais pas qui c'est, je ne les vois pas ! »

Joannie a maintenant trente ans et n'a rien perdu de ses deux passions : le football et la photographie. Que ce soit sur les terrains de football amateur ou à



Sclessin pour le Standard de Liège, elle photographie et supporte les équipes avec le même enthousiasme et la même ferveur.

Jour de match

Joannie n'est pas du genre à porter une vareuse ou à s'habiller en rouge et blanc de la tête aux pieds. Un accessoire, une écharpe ou un sac suffit. Cet après-midi-là, le Standard reçoit le KRC Genk. Comme pour chaque match à domicile, elle a son rituel. Venue en bus, le rendez-vous est pris au bas de la tribune T1 pour boire un verre. Jean-Marc Streel, animateur à la RTBF, nous rejoint. Avec l'ASBL ASA et la complicité du bureau d'études Plain-Pied, il a mis en place l'audiodescription en Belgique francophone. Ils sont une trentaine d'aveugles et malvoyants à profiter de ce système qui permet de suivre les matchs grâce à des commentaires retransmis en direct dans un casque. Le principe est assez simple : « remplacer les yeux et rentrer dans le détail de chaque action. Le terrain est divisé en quatre zones, A, B, C et D, suivant le sens des aiguilles d'une montre », précise-t-il.

Joannie poursuit : « C'est un système de casque, mais pas un casque comme les DJ, un peu comme les médecins, comme un stéthoscope. On a deux commentateurs : Jean-Marc qui est en tribune de presse et qui voit vraiment tout ce qui est à l'horizon et le stade ; et le speaker qui est en bas, au bord du terrain, et qui décrit tout ce qu'il se passe autour et sur le banc. » Jacques Massart, le speaker du stade, fait partie du duo qui anime les matchs. Il y a quatre ans, c'est lui qui a convaincu Joannie de les rejoindre : « Elle y a immédiatement adhéré. Cela ne l'a pas changée humainement, mais bien son approche du foot. L'audiodescription l'aide à combiner beaucoup plus facilement ses deux passions : le foot et la photo. »

Après avoir récupéré son casque des mains de Jean-Marc Streel, Joannie part s'installer en tribune. Quand elle rentre dans le stade, tout est flou : « Je me doute bien qu'il y a des joueurs, c'est pour ça que j'y vais, mais pour moi, c'est comme si c'était vide ! Au début, c'est frustrant, mais après vous entendez les ultras chanter et vous êtes rassuré. » Avant l'audiodescription, c'est grâce aux chants et aux réactions des supporters qu'elle arrivait à suivre le jeu. Pour son premier match, quand elle avait à peine dix ans, elle était en T2 avec son beau-père, puis elle est allée en T4 avec l'école et enfin en T3 avec son frère aîné. Depuis maintenant dix ans, elle se trouve



en T1 et n'échangerait sa place pour rien au monde : « J'y ai tous mes repères, toutes les connaissances, donc quitter cette tribune, ce serait vraiment difficile. »

Le match est sur le point de commencer. Via le casque, Joannie et les autres reçoivent la composition des équipes avant tout le monde. « Le stade est à vous, bon après-midi ! » lance alors Jean-Marc Streel. L'audiodescription donne en fait l'impression d'écouter le match à la radio, avec l'ambiance du stade et des informations beaucoup plus précises : « Les joueurs viennent de monter sur la pelouse et tournent le dos à la T2 », « un premier fumigène est craqué », « la zone B, sur ta gauche », « le stade est pratiquement plein ».

Avec beaucoup d'humour et des blagues de temps en temps : « Le gardien de Genk mesure 2m08, deux fois la taille de Joannie ! » Jacques Massart, situé sur le bord du terrain, profite de sa position pour revoir certaines actions sur un écran et peut ainsi les décrire pour Joannie et les autres. Quand il ne se passe rien, ils se mettent à discuter foot, puis reprennent de plus belle : « Kawashima dégage le ballon en zone D », « Genk repart au pressing ! ».

Durant tout le match, Joannie mitraille le terrain et les tribunes. Elle ne s'arrête presque jamais de prendre des photos, si ce n'est pour râler contre l'équipe adverse. « Le match, je le vois grâce à mon appareil



photo. Avec le support de l'audiodescription, tout est décrit, les émotions en bonus. »

L'interactivité de l'audiodescription passe aussi par l'échange de SMS entre les supporters et les malvoyants. Un premier SMS de Joannie arrive sur le téléphone de Jean-Marc, puis un deuxième. Il propose de boire un verre après Standard-Anderlecht au marché de Noël.

« On joue depuis vingt-trois minutes, les deux équipes sont au coude à coude. » À chaque occasion de but, les commentateurs s'enflamment dans les micros et Joannie aussi. Pour les supporters qui l'entourent, cela peut parfois être déconcertant. Jessica Keszler, une amie fan du Standard, en fait souvent l'expérience : « On est dans la même tribune, mais pendant le match on ne se parle pas. Elle a le casque sur ses oreilles. Parfois, je m'emballe et elle s'en fout, elle ne

m'entend pas ! En fait, elle est dans le trip de son audiodescription. »

« Petit pont ! Allez ! Oh non... », « Buuuut ! » Tout le stade, avec Joannie, se lève ! Après le troisième but, à la 76e minute, le célèbre chant *Aux armes* retentit dans le stade. Jean-Marc s'arrête de parler pour profiter du moment et se laisser envahir par les milliers de supporters chantant à l'unisson.

« Fin du match ». Joannie, heureuse de la victoire du Standard 3-1 contre Genk, remballage son matériel. Toujours souriante, attentive aux autres, elle part attendre Jean-Marc et Jacques devant la tribune. « Ce sont bien plus que des commentateurs, ce sont devenus des amis. Avec l'audiodescription, je me suis ouverte, je m'exprime beaucoup plus qu'avant. Avec le foot, j'ai une deuxième famille, une deuxième maison. »

- INFERNO GIRLS, SECTION FÉMININE -

Dans un stade, les supporters que l'on qualifie de plus acharnés sont les « ultras ». À Liège, ce sont les Ultras Inferno 1996. Ils font partie du mouvement Alerta, un réseau international antifasciste, luttant contre le racisme, le « foot business » et la répression.

Rien d'étonnant alors d'y trouver une section féminine : les Inferno Girls. Elles ne sont pas nombreuses, mais tout aussi actives que les hommes. Jodie et Stéphanie, 16 et 23 ans, sont supportrices du Standard depuis toujours. Jodie explique : « Je venais au stade avec des amis de ma famille et je n'avais d'yeux que pour le deuxième étage de la T3 (NDLR où se situent les Inferno), je trouvais la ferveur qui y régnait magnifique ! » Après s'être renseignée sur le groupe, elle assiste à son premier match avec les Inferno '96 : « c'était un Standard-Zulte, comment oublier ce match ? » Alors qu'elle ne connaissait personne, Jodie a tout de suite été intégrée, sans a priori ni sexisme. Stéphanie, elle, est devenue membre des Inferno il y a deux ans : « J'étais plutôt suiveuse, j'observais. » Depuis le mois de juin 2013, comme Jodie, elle est « active » : « par active, je veux dire qu'on va à tous les matchs, on fait les déplacements,

on suit les chants en tribune, on va aux préparations et aux installations des tifos (NDLR animation visuelle en tribune) — des fois plusieurs jours de suite jusqu'à des heures impossibles —, on aide pour le matériel ou quand il y a des collectes de fonds, pour les Restos du Cœur par exemple. »

Leur passion se traduit par un investissement quotidien, dans et en dehors des tribunes. Pour le moment, les Inferno Girls peuvent compter sur ces deux meneuses, Stéphanie et Jodie, suivies d'une dizaine de supportrices qui participent selon leur disponibilité et leurs envies. « Il faut savoir que la section a connu un moment plus calme, où il y avait seulement quelques anciennes. On fait ce qu'on peut pour la "remonter". Je suppose que plus le temps passera, plus on sera nombreuses... Mais toujours dans certaines limites, vu le peu de filles présentes dans le stade », ajoute Stéphanie. Les Inferno Girls montrent que le football n'est pas qu'un sport d'hommes : « être Inferno Girl ne veut absolument pas dire "la copine de". Nous ne sommes pas bien différentes des mecs au final », précise Jodie. « Nous ne sommes pas là pour eux, mais pour le groupe ! »

Zoom à 900 %

Une fois rentrée chez elle, Joannie n'a qu'une hâte : découvrir ce qu'elle a pris en photo. « La carte SD de mon appareil, c'est comme un Kinder Surprise, je ne sais jamais ce que je vais y trouver, mais je suis sûre qu'il y a de bonnes surprises ! Un peu comme quand vous tirez à la carabine à la foire, vous tirez, mais vous ne savez pas si vous allez avoir la cible. C'est pareil, je shoote, mais je ne sais pas ce que je vais ramener ! »

Joannie est obligée de zoomer à 900 %, voire plus, et de coller son visage à l'écran de son ordinateur pour pouvoir retravailler ses photos. Un premier tri lui permet de sélectionner 200 clichés sur les 1 000 pris pendant le match. Après le recadrage, elle passe aux retouches, sans jamais savoir si ses photos sont nettes. « Si je veux voir la photo en entier, je la diminue, mais alors je la vois floue. C'est pour ça que c'est difficile, donc j'essaye de jouer avec le peu que je vois. » L'audiodescription toujours en tête, Joannie essaye de retranscrire avec la photo ce qu'elle a entendu et ressenti sur le moment. Mais après cinq minutes de concentration, elle doit s'arrêter pour reposer ses yeux.

Pour son amie Jessica, « Joannie arrive vraiment à faire passer une émotion particulière à travers ses photos et on se demande comment c'est possible qu'elle parvienne à isoler les gestes, les actions pendant le match. » Malgré les a priori, Joannie revendique le fait d'être photographe. Elle est bénévole pour plusieurs sites de fans et reçoit régulièrement des commandes pour des clubs amateurs ou des événements en dehors du football, comme la soirée des pompiers à Liège.

Au début, Joannie avait droit à des réflexions telles que « t'y connais rien au football », « tu fais de belles photos, mais tu ne sais pas ce qu'est le foot ». Mais après avoir exposé ses photos l'année dernière lors de la journée portes ouvertes du Standard, les regards ont changé. « Les gens se sont vraiment rendu compte de mon quotidien et aussi de ma connaissance du football. C'est vrai que, quand on voit une femme avec un appareil photo, on se dit : "elle prend les photos des joueurs pour mater, elle s'en fout du ballon rond." Je ne dis pas que c'est tout le temps tout rose, mais aujourd'hui, il y a davantage d'amitié et de compréhension, alors qu'avant, on me regardait un peu bizarrement. » C'est aussi lors de cette journée que Joannie a réalisé un de ses rêves : se retrouver

sur le rond central de Sclessin. « Jacques m'avait fait la surprise, il m'a carrément poussée. Je ne savais pas trop quoi faire. Il m'a présentée au public, mais je ne réalisais pas du tout qu'il parlait de moi. Et quand il a demandé d'applaudir, j'ai applaudi, comme s'il parlait de quelqu'un d'autre ! C'était impressionnant : ils ont mis le décompte pour les joueurs et je crois que c'est la première fois où j'ai fermé les yeux sans me tracasser de rien. C'était incroyable. »

FEMMES ET SUPPORTÉRISME, LA ROUTE EST LONGUE

Si les analyses sur les supporters de football sont nombreuses, rares sont les chapitres ou les ouvrages consacrés aux femmes. En France, Christine Mennesson fait figure d'exception avec son article *La médiatisation des supportrices de football*, 2008. Elle y met en avant deux figures récurrentes et stéréotypées : « la groupie, supportrice amoureuse, belle et désirable » et « la supportrice accompagnatrice, dévouée et conviviale ». Mais, comme elle le dit elle-même, « c'est le seul article que j'ai écrit sur ce thème » et, à sa connaissance, personne n'aurait suivi le pas. Il faut passer la frontière francophone pour trouver un groupe de recherche, composé de Sara Cecamore (Italie), Kristina Fraesdorf (Allemagne), Rochak Langer (Inde) et Áine Power (Irlande), qui travaille sur le phénomène. Dans une étude du CIES (Centre International d'Étude du Sport) intitulée *What do women want ?* (2011), ces chercheurs évoquent les principales difficultés auxquelles les femmes font face dans un monde dominé par les hommes : exclusion et machisme. Dans leur conclusion, ils préconisent une meilleure prise en compte, par les autorités, les clubs et les supporters, de leur existence : « Il devrait y avoir une place pour toutes sortes de supportrices dans le sport, comme il y a une place pour tous les types d'hommes. »

Une vie de football

À peine le mot « foot » prononcé et les souvenirs et anecdotes refont surface. « C'est une histoire de famille ! Mon grand-père était joueur au Royal Football Club Liégeois et m'a vraiment transmis sa passion. Les premiers matchs que j'ai vus, c'était contre le grand rival du Standard, Anderlecht ! À force d'aller au foot avec lui, j'y ai pris goût. Il y avait le football amateur aussi. » Joannie a grandi entourée par ce sport. Elle a même joué le manager pour son petit frère et a été assistante du coach pendant trois ans chez les jeunes lorsqu'elle était adolescente. Consciente de devoir faire la différence entre sa passion, qui prend beaucoup de place dans son quotidien, et son « chez-soi », elle gère sa vie entre sa famille, le football et la photographie. Une famille qui l'a toujours soutenue et qui s'adapte. « On sait que Joannie est liée au foot et au Standard. Et qu'elle veut se donner à fond dedans comme pour tout ce qu'elle entreprend. C'est une fonceuse », conclut sa mère.

Jessica, comme tous ceux qui entourent Joannie aujourd'hui, la voit comme « une passionnée, une épicurienne, intrépide, enthousiaste, espiègle, toujours en

forme ». « Au foot, et dans la vie aussi, elle se bat, elle fait en sorte qu'on ne se rende pas compte de son handicap. Joannie est quelqu'un dont on a du mal à se passer. » Et comme le fait justement remarquer Jacques Massart, « sa passion pour le foot semble incommensurable. Elle n'est peut-être égalée que par sa passion pour la photographie. Joannie est un exemple à suivre pour beaucoup, elle nous démontre que lorsqu'on est passionné, on peut surmonter ses appréhensions et les clichés pour vivre cette passion sans retenue. »

Le grand-père de Joannie l'avait bien compris, lui aussi. Joannie se souvient : « L'année passée quand j'étais dans le rond central, je n'ai eu qu'une pensée, c'était pour lui. Il a toujours dit que l'un d'entre nous foulerait la pelouse d'une équipe professionnelle. Je crois qu'il parlait plutôt de mes deux frères, mais quand je me suis retrouvée là, je me suis dit : "ah tu as vu ce ne sont pas les deux garçons, c'est la petite !" Mais je crois qu'au fond de lui, il savait bien. Il m'a toujours dit que le foot m'apporterait plein de choses, que j'allais grandir plus vite avec ce sport à mes côtés. »

Hélène Molinari

+ 3 PLUS +

+ **Un film** : *Offside (Hors-jeu)*, de Jafar Panahi, sorti en 2006. Depuis 1979, les femmes sont interdites de stade en Iran, entre autres parce qu'elles pourraient être exposées à la violence et aux insultes, selon les autorités. Dans le film de Jafar Panahi, une jeune fille déguisée en homme tente par tous les moyens d'assister au match de qualification pour la Coupe du monde 2006 qui oppose l'équipe nationale au Bahreïn. *Offside* dénonce depuis les tribunes la place de la femme dans la société iranienne. Le réalisateur s'est inspiré de l'histoire de sa fille et de bien d'autres Iraniennes bravant cette interdiction de se rendre à un match de football. Le film qui a été tourné sur place est toujours interdit en Iran. Il a reçu en 2006 l'Ours d'argent au Festival de Berlin.

+ **Un livre** : *Génération supporter*, de Philippe Broussard, Robert Laffont, 1990. Une enquête journalistique sur le monde des supporters à tra-

vers l'Europe, dans les années 1980. Cinq années durant, l'auteur assiste à des dizaines de matchs à la rencontre de ceux qui animent les tribunes européennes. Ce livre met en lumière la complexité et la diversité des groupes et permet d'établir pour la première fois une analyse détaillée de deux phénomènes en plein essor dans le monde du football : le hooliganisme et le mouvement ultra.

+ **Un autre livre** : *Football Factory*, de John King, 1997. Certainement l'un des meilleurs romans sur le football anglais. Sexe, alcool, violence, racisme : le lecteur se retrouve coincé dans la tête de Tommy Johnson, un hooligan fan de Chelsea. John King dresse ici un portrait impitoyable et acide de la classe ouvrière londonienne qui trouve dans le football une échappatoire à une vie sans but. Ce livre a été adapté au cinéma par le réalisateur Nick Love en 2004 sous le titre *The Football Factory*.